Revue française de science politique

Violence et calcul. Raymond Aron lecteur de Clausewitz

Monsieur Emmanuel Terray

Citer ce document / Cite this document :

Terray Emmanuel. Violence et calcul. Raymond Aron lecteur de Clausewitz. In: Revue française de science politique, 36e année, n°2, 1986. pp. 248-268;

doi : 10.3406/rfsp.1986.394245

http://www.persee.fr/doc/rfsp_0035-2950_1986_num_36_2_394245

Document généré le 19/04/2017

Abstract
Raymond Aron suggests a relatively reassuring reading of Clausewitz's thinking : absolute war, characterized by the rise to extremes and the deadly fight is a pure concept, never found in real life. Real life remains subject to the rule of calculation. But, even if armed violence is only a means, recourse to it can transform and pervert the political aims of war. Moreover, there are in the political field situations — conflicts between powers with opposed social Systems, or, on the contrary, civil wars — which make war slide towards its absolute form. Finally, what for Clausewitz is no more than a « statistical » impossibility of absolute war becomes for Aron an « essential » impossibility. This metamorphosis is related to with Aron's philosophy of knowledge. It is above all as a concept that absolute war is declared unreal.

Résumé
De la pensée de Clausewitz, Raymond Aron propose une interprétation relativement rassurante : la guerre absolue, caractérisée par la montée aux extrêmes et le duel à mort, serait un pur concept et ne se rencontrerait jamais dans la réalité ; celle-ci resterait soumise à la législation du calcul. En fait, même si la violence armée n'est qu'un moyen, le recours à ce moyen peut transformer et pervertir les fins politiques de la guerre. Par ailleurs, il existe dans le champ politique des situations — conflits entre puissances relevant de systèmes sociaux opposés, ou au contraire guerres civiles — qui permettent le glissement de la guerre vers sa forme absolue. Enfin, ce qui n'est pour Clausewitz qu'une impossibilité « statistique » de la guerre absolue devient pour Aron une impossibilité « essentielle ». Cette métamorphose tient en fait à la philosophie de la connaissance adoptée par ce dernier : c'est avant tout en tant que concept que la guerre absolue est déclarée irréelle.

BY: $ = creative commons

VIOLENCE ET CALCUL

Raymond Aron lecteur de Clausewitz

EMMANUEL TERRAY

LORS de sa publication, le livre de Raymond Aron *Penser la guerre, Clausewitz* (Aron, 1976[1]) a été accueilli en France par ces éloges à la fois dithyrambiques et circonspects qui accompagnent d'ordinaire l'apparition des chefs d'œuvre : on ne tarit pas d'épithètes, mais on se garde d'être trop précis, de peur de « dire des bêtises » et d'être par trop inférieur au sujet. Il faut pourtant que de telles inhibitions soient un jour surmontées : l'admiration que l'on porte à un auteur ne saurait dispenser ses ouvrages de subir l'épreuve de la critique. Raymond Aron lui-même n'aurait certainement pas revendiqué le bénéfice d'un privilège aussi exorbitant, même s'il a sans doute été secrètement flatté de constater qu'au moins en France nul ne prenait le risque d'un examen critique détaillé de ses analyses et de ses thèses.

Persée creative commons

LES TROIS DÉFINITIONS DE LA GUERRE

Concernant la définition de la guerre, Aron isole, dans l'œuvre de Clausewitz, trois systèmes, ou plutôt trois constellations de concepts et de thèses. La première a pour foyer la proposition selon laquelle l'essence de la guerre est la violence réciproque, le duel, qui est par nature illimité et implique nécessairement la montée aux extrêmes (Clausewitz, 1955, p. 51-55 ; 1980, p. 17-19). La seconde est fondée sur la distinction des deux espèces de guerres avancée par Clausewitz dans le texte connu sous le nom d'« Avertissement de 1827 » (Clausewitz, 1955, p. 42 ; 1980, p. 8). Cette distinction prend en considération la diversité des guerres en tant que faits historiques. Clausewitz a d'abord fait du duel, de la montée aux extrêmes, l'essence même de la guerre. Mais l'étude des guerres réelles lui montre que dans de nombreux cas la guerre n'est pas conforme à son concept ; d'où la distinction introduite entre des guerres qui seraient pures, fidèles à leur essence, et d'autres guerres qui, elles, seraient en quelque sorte impures, édulcorées, abâtardies. D'où provient cette adultération de la guerre ? De la politique. La subordination de la guerre à la diplomatie des Etats entraîne, en particulier dans une situation d'équilibre, une atténuation ou un affaiblissement de la violence inhérente à la guerre ; dans cette perspective, il y a bien antagonisme, ou tout au moins polarité, entre guerre et politique, qui s'opposent comme la violence au dialogue, la force brutale à la ruse, la démesure à la modération.

1. Voir la bibliographie en fin d'article.

La troisième constellation est organisée autour de deux définitions majeures : celle qui fait de la guerre une « poursuite » (*eine Fortsetzung*) de la politique par d'autres moyens (Clausewitz, 1955, p. 67 ; 1980, p. 34) – comme Aron, nous l'appellerons la Formule – et la célèbre « définition trinitaire » :

> « La guerre n'est donc pas seulement un véritable caméléon qui modifie quelque peu sa nature dans chaque cas concret, mais elle est aussi, comme phénomène d'ensemble et par rapport aux tendances qui y prédominent, une étonnante trinité où l'on retrouve d'abord la violence originelle de son élément, la haine et l'animosité, qu'il faut considérer comme une impulsion naturelle aveugle, puis le jeu des probabilités et du hasard qui font d'elle une libre activité de l'âme, et sa nature subordonnée d'instrument de la politique, par laquelle elle appartient à l'entendement pur. Le premier de ces trois aspects intéresse particulièrement le peuple, le second, le commandant et son armée, et le troisième relève plutôt du gouvernement » (Clausewitz, 1955, p. 69 ; 1980, p. 36).

Il faut apercevoir clairement ce qui sépare cette troisième constellation de la seconde : dans cette dernière, Clausewitz distinguait vraies guerres et fausses guerres, et il opposait la guerre à la politique ; à présent, toutes les guerres sont placées par lui sur le même plan ; elles sont toutes également traitées, puisqu'elles sont toutes une continuation de la politique. Du même coup, la guerre ne peut plus être opposée comme telle à la politique, puisqu'elle n'a aucune autonomie par rapport à elle, puisqu'elle est déterminée de part en part par elle. En conséquence, la diversité des guerres tient désormais à la diversité des politiques. Plus précisément, la guerre est « instrument », et en tant que telle, elle est déterminée par la fin qu'elle sert. En sa qualité d'instrument, elle est par ailleurs complexe, puisqu'elle présente les trois aspects énumérés dans la définition trinitaire.

Les trois constellations que nous venons d'isoler, ou, pour reprendre le langage d'Aron, les trois définitions moniste, dualiste et trinitaire (Aron, 1976, I, p. 146) représentent à ses yeux trois stades, trois états successifs de la pensée de Clausewitz, et le passage de l'une à l'autre apparaît comme un passage de l'abstrait au concret, comme une prise en compte graduelle de l'expérience historique. Il ne s'agit pas cependant d'une progression continue et linéaire : en un point qu'il est d'ailleurs malaisé de situer avec précision, il se produit un saut ou une coupure.

Pour établir l'existence de cette coupure, Aron s'appuie sur le texte manuscrit qui sera par la suite désigné du titre de « Note finale » et que Clausewitz a rédigé dans la dernière période de sa vie. On y découvre le jugement suivant : « Le premier chapitre du livre I est le seul que je considère comme achevé » (Clausewitz, 1955, p. 44 ; 1980, p. 10). Or ce premier chapitre s'achève précisément par la Formule et la définition trinitaire ; notre troisième constellation représente donc l'état ultime de la pensée de Clausewitz ; avec elle, la doctrine de Clausewitz est parvenue à maturité.

Mais comme la mort n'a pas laissé à l'officier prussien le temps de réviser entièrement son manuscrit, les deux premières constellations

demeurent présentes dans l'ouvrage, et le problème devient donc de savoir quel sort leur réserver, quel statut leur attribuer au regard des thèses énoncées dans le chapitre 1 du livre I, retenues comme seules intégralement valides. En ce qui concerne la première – la guerre comme duel, la montée aux extrêmes, le principe d'anéantissement, la primauté du combat –, la question est apparemment tranchée par Clausewitz lui-même dans le chapitre 1 du livre I : la définition de la guerre comme duel est rejetée du côté du concept par opposition à la réalité (Clausewitz, 1955, p. 55, 56, 59 ; 1980, p. 21, 23, 25). Aron commente abondamment cette thèse. Selon lui, la définition de la guerre comme duel n'est pertinente que dans « le monde des concepts » (Aron, 1976, I, p. 121 ; II, p. 310), « l'abstraction » (*ibid.*, I, p. 112, 179, 296 ; II, p. 310) ou, dit-il encore, « le monde idéel » (*ibid.*, I, p. 119, 297). Dès lors, la guerre comme duel nous est présentée par Aron comme « irréelle » (*ibid.*, I, p. 143, 426). Nous aurons cependant à nous demander si Aron et Clausewitz conçoivent de la même manière le rapport entre le concept et la réalité.

En ce qui regarde la deuxième constellation – la distinction des deux espèces de guerres, guerres de « renversement » et guerres d'« observation » –, la question est complexe, et il est difficile de décider si la « coupure » évoquée plus haut passe entre la première constellation et la seconde, ou entre la seconde et la troisième. Selon Aron, la définition trinitaire s'oppose « à la définition moniste qui suppose toujours le renversement politique et la destruction militaire, non à la dualité des espèces qui se situe au niveau de l'expérience historique » (Aron, 1976, I, p. 146). D'une certaine manière, la définition dualiste désigne la diversité historique des guerres réelles, tandis que la définition trinitaire l'explique par les multiples combinaisons possibles des trois éléments.

D'un autre côté, la deuxième constellation reste encore marquée par la première, dans la mesure où Clausewitz continue d'y regarder les guerres de la première espèce, les guerres de renversement, comme les seules guerres authentiques. A partir du moment où la guerre comme telle est posée comme un acte politique, comme la continuation de la politique avec d'autres moyens, toutes les guerres sont équivalentes au regard d'une telle définition. Dans la mesure où la distinction des deux espèces de guerres s'accompagne d'une discrimination entre celles-ci, elle ne peut être conservée telle quelle ; sur ce point au moins, la troisième constellation nous oblige à la remanier (Aron, 1976, I, p. 118, 121, 233, 426-427, 434).

Ceci implique qu'entre la guerre absolue – la guerre comme duel – de la première constellation et la guerre de la première espèce – la guerre de renversement – de la seconde constellation, il y a une différence irréductible qu'Aron souligne avec beaucoup d'insistance (Aron, 1976, II, p. 152, 309) : la guerre absolue ne saurait se confondre avec la guerre de première espèce, et celle-ci n'est pas « présence réelle » de la guerre absolue ; entre elles passe précisément la frontière qui sépare le concept de la réalité.

La troisième constellation, ou, pour reprendre l'expression d'Aron, la synthèse finale, avance donc deux propositions fondamentales : la guerre est continuation de la politique par d'autres moyens – la Formule – et la guerre est combinaison de trois éléments, la violence aveugle, la libre activité de l'âme et l'entendement pur. La Formule soulève à notre avis deux problèmes majeurs : quelle est la nature exacte du rapport désigné par l'expression « continuation par d'autres moyens » ? Qu'est-ce par ailleurs que la « politique » ?

De prime abord, la première question serait susceptible de recevoir des réponses diverses. On pourrait par exemple poser la guerre comme une réalité sui generis, soumise à des lois propres, caractérisée par des tendances spécifiques. Dans l'expérience historique, cette réalité n'existerait jamais à l'état pur ou à l'état isolé ; elle serait toujours insérée dans un ensemble plus vaste, dans une totalité englobante qui viendrait l'infléchir et la modifier. Dans cette perspective, la guerre serait subordonnée à la politique comme la partie au tout, l'élément au système ; mais cette subordination n'annulerait pas la spécificité de la guerre et laisserait donc subsister la possibilité d'une « polarité », ou au moins d'une tension, entre guerre et politique.

Aux yeux d'Aron, une telle conception du rapport entre guerre et politique a bien pu représenter un état intermédiaire de la pensée de Clausewitz, mais à l'époque de la synthèse finale, cet état est dépassé. Aux termes de la dite synthèse, il existe entre guerre et politique une relation qui n'est pas d'extériorité – comme entre deux substances différentes – mais d'intériorité : il y a continuité, unité, identité de nature entre guerre et politique (Aron, 1976, I, p. 240, 275 ; II, p. 246-247). Toutefois, cette identité n'implique pas de symétrie ; elle n'exclut pas que la guerre soit particularisée, dans l'ensemble des relations politiques, par l'emploi d'un moyen spécifique : la violence armée, la force physique (*ibid.*, II, p. 257, 276, 279).

Aron définit donc le rapport entre guerre et politique à l'aide de deux thèses : primo, identité de l'acte politique et de l'acte guerrier, continuité ininterrompue des relations politiques, celles-ci déterminant de part en part l'activité guerrière ; secundo, spécificité de la guerre, fondée sur le recours à la violence ouverte, aux armes, en tant que moyen d'action : la guerre est la poursuite de l'action politique dans le « milieu » ou l'« élément » de la violence. Le problème est alors de savoir si les deux propositions sont entièrement compatibles. A travers la première, Aron voulait exclure la thèse d'une guerre ayant une consistance propre, que la politique viendrait en quelque sorte transformer du dehors. Mais en définissant la particularité de la guerre par l'utilisation d'un moyen spécifique, la violence, Aron ne réintroduit-il pas, sinon l'idée d'une réalité sui generis de la guerre, au moins la possibilité d'une « résistance » du moyen, l'éventualité que le moyen ne se prête pas à n'importe quel usage et que l'utilisateur puisse être contraint par la nature du moyen ?

La seconde question posée par la Formule concerne la définition même de la « politique » : qu'est-ce, en définitive, que cette politique dont la guerre est la continuation ? Aron met fort bien en évidence l'ambiguïté du terme : dans le langage de Clausewitz, le mot « politique » désigne d'abord les relations politiques objectivées, la politique-objet ; il équivaut à ce que l'anglais appelle *politics*. C'est en ce sens que Clausewitz l'emploie lorsqu'il écrit que la politique est « la matrice dans laquelle la guerre se développe » (Clausewitz, 1955, p. 145 ; 1980, p. 113). De fait, c'est la vie politique qui produit l'ensemble des facteurs – techniques, économiques, sociaux, juridiques, culturels, moraux – que la guerre met en jeu, l'ensemble des conditions sociales de la guerre.

Le mot politique désigne en second lieu la « politique-sujet », l'action politique, la « conduite des affaires », la *policy* des Anglais, en tant qu'elle est inspirée par des motifs et déterminée par des fins. Dans cette perspective, la politique est définie comme « l'intelligence de l'Etat personnifié » (*die Intelligenz des personifizierten Staates*) (Clausewitz, 1955, p. 68 ; 1980, p. 35) et les relations politiques, le commerce politique apparaissent comme un rapport entre Entités intelligentes. Dans la mesure où la guerre est, de par sa nature même, relation politique, elle demeure donc elle aussi « soumise à la volonté d'une intelligence conductrice » (*um den Willen einer leitenden Intelligenz unterworfen*) (Clausewitz, 1955, p. 68 ; 1980, p. 34). C'est très précisément cette soumission de la guerre à l'intelligence du Sujet politique qui, aux yeux de Clausewitz, fonde la rationalité ou l'intelligibilité de la guerre, et qui soustrait la guerre à l'irrationnel sous les deux formes qu'il prend dans *Vom Kriege* : l'irrationnel de la passion déchaînée et de la violence aveugle ; l'irrationnel du hasard.

Sur tous les points qui précèdent – distinction entre politique-objet et politique-sujet, position de l'Etat comme sujet, soumission de la guerre à la législation d'un entendement raisonnable –, nous n'avons fait que suivre de très près les indications données par Aron. Toutefois, si Aron marque très bien l'ambiguïté du mot « politique » dans le discours de Clausewitz, il ne souligne pas assez à notre gré que la Formule prend une signification et une portée très différentes selon qu'en elle on donne au mot « politique » l'un ou l'autre sens. Si la « politique » y signifie la politique-objet, la Formule revient alors à dire que la guerre, son déroulement, son issue sont déterminés par le rapport des forces en présence, entendant par là les facteurs de toute nature qui interviennent dans le conflit et pèsent sur le plateau de la balance. A leur tour, la valeur et la portée d'une telle thèse dépendent du sens qu'on donne au mot « déterminé » : ou bien il signifie – de façon vague – conditionné, influencé, et la Formule devient alors à la fois évidente, banale et stérile ; ou bien il évoque une causalité rigoureuse, un processus de production ou d'engendrement ; la Formule serait alors l'affirmation d'un déterminisme sociologique strict que Clausewitz serait certainement le

premier à rejeter, à la fois parce que les « forces morales » se dérobent très largement à une estimation quantifiée des facteurs et parce que le hasard ne saurait être éliminé du déroulement des opérations.

Si « la politique » renvoie en revanche à la politique-sujet, la Formule affirme alors que la guerre demeure de part en part gouvernée par les calculs – y compris les calculs de probabilité – de l'Intelligence politique. Quelle que soit la fureur des combats, quels que soient les paroxysmes atteints dans le cours des hostilités, il n'y a pas de vacance du calcul ; la guerre n'échappe jamais à la tutelle des Intelligences qui s'affrontent ; en conséquence, il n'y a pas de dérapage ou d'emballement de la violence. Nous retrouvons ainsi la thèse d'une suprématie du Rationnel, ou plutôt du Raisonnable, face aux éléments – hasard, rage aveugle – qui le menacent. Assurément, une telle proposition a beaucoup plus de portée que le truisme selon lequel le « rapport des forces » « conditionne » la guerre ; mais il est aussi beaucoup plus difficile de l'établir et nous pouvons nous demander si, avec elle, nous n'entrons pas dans le domaine du *wishful thinking*, des désirs pris pour des réalités.

LA DÉFINITION TRINITAIRE

La fonction de la définition trinitaire est de rendre compte de la diversité des guerres réelles. On s'en souvient, les trois éléments auxquels elle fait appel sont la passion, apportée par le peuple, la « libre activité de l'âme », apportée par le chef de guerre et son armée, et l'entendement pur, apporté par le gouvernement. Ces trois termes sont pour Clausewitz autant de « tendances » ou de « foyers d'attraction » (*Anziehungspunkten*) (Clausewitz, 1955, p. 69 ; 1980, p. 37), susceptibles de produire leur effet avec une force variable. Selon leur puissance respective, la guerre sera attirée davantage vers l'un ou vers l'autre, et la forme concrète qu'elle prendra sera déterminée par l'identité de l'élément dominant (Aron, 1976, I, p. 198, 323, 429, 456-457). Nous retrouvons ici une procédure scientifique qui nous est familière : l'appel à une combinatoire pour rendre compte de la diversité du réel...

Dans ces conditions, le problème devient de savoir qui décide de l'identité de l'élément dominant. La réponse ne fait aucun doute : en conformité avec la Formule, c'est la politique, au double sens du terme – politique-objet et politique-sujet, rapport des forces et enjeux –, qui tranche et qui donne à la guerre son caractère concret. Comme le dit Aron, elle apparaît comme le « législateur suprême, seul capable de modérer la violence mais capable parfois, tout au contraire, de multiplier la violence par la grandeur de l'enjeu » (Aron, 1976, I, p. 457). En d'autres termes, si les enjeux sont considérables et la mobilisation massive, c'est le premier élément – le peuple, la passion – qui l'emportera, et on aura une guerre de première espèce ou guerre de renversement ; si les enjeux sont minces, et l'engagement réduit, le troisième élément – le gouvernement, l'entendement – s'imposera, et on aura une guerre de seconde espèce ou guerre d'observation. L'hégémonie du second élément

– le chef de guerre et son armée, la libre activité de l'âme – produit un type de guerre intermédiaire et instable, susceptible de verser d'un côté ou de l'autre. C'est finalement ce rôle de la politique comme législateur suprême qui nous permet de subsumer sous un concept unique la diversité des guerres réelles (Aron, 1976, I, p. 140, 175).

AMBIGUÏTÉ DE CLAUSEWITZ ?

Au point où nous sommes parvenu, l'interprétation qu'Aron nous donne de la pensée de Clausewitz est caractérisée par l'insistance sur trois thèmes majeurs : l'irréalité, le caractère fictif de la guerre absolue ; la nature intrinsèquement politique de la guerre, la guerre définie comme « action politique par les armes » (Aron, 1976, I, p. 140), et par conséquent spécifiée simplement par le recours à la violence comme moyen ; enfin, la politique identifiée à « l'Intelligence de l'Etat personnifié », imposant la régulation du calcul contre le hasard, et la mesure de l'entendement raisonnable contre la violence déchaînée. La conjonction de ces trois thèmes produit une vision relativement optimiste ou aseptisée de la guerre, la notion d'une guerre endiguée, canalisée par la politique. Il est hors de doute qu'une telle conception est présente chez Clausewitz et forme un aspect essentiel de sa pensée ; reste à savoir si cet aspect est aussi hégémonique qu'Aron le prétend.

Il s'agit bien d'un problème d'hégémonie : Aron souligne lui-même que, dans l'état où elle nous est parvenue, la pensée de Clausewitz n'est pas parfaitement cohérente et autorise deux interprétations, sinon opposées, au moins divergentes. Laissons-le exposer lui-même la difficulté :

> « Quelles conséquences doivent être tirées de la nature (c'est-à-dire de l'essence, du concept) de la guerre ? Le principe de l'anéantissement des forces armées en tant qu'objectif prioritaire, dominant ? Certes, mais que reste-t-il de ces conséquences générales, tirées du concept, à partir du moment où celui-ci ne s'applique qu'à une guerre fictive, séparée de ce qui la précède et de ce qui la suit, à partir du moment où la politique fixe l'objectif militaire, conduit les opérations et tranche en dernière instance ? Quelle valeur conservent les préceptes, déduits d'une définition de la guerre fictivement autonome ? » (Aron, 1976, I, p. 143 ; voir aussi, I, p. 148, 193 et 431 ; II, p. 309-310).

En d'autres termes, c'est de la définition de la guerre comme duel, donc du concept de la guerre absolue que Clausewitz déduit la quasi-totalité des maximes qu'il propose au chef de guerre, et en particulier la recherche prioritaire de la destruction ou du désarmement de l'ennemi, la primauté accordée au combat comme moyen exclusif ou privilégié de cette destruction, l'impératif de la concentration des forces, l'importance secondaire de l'espace et de la position. A partir du moment où la définition de la guerre comme duel est rejetée du côté du concept, comme le fait Clausewitz, et où le côté du concept est défini comme le côté de l'idéel, de l'irréel et du fictif, comme le veut Aron, que deviennent de telles maximes ? Doivent-elles être regardées à leur tour comme irréelles, fictives, inapplicables au monde réel ? Parfois, Aron

n'hésite pas à conclure en ce sens (Aron, 1976, I, p. 179 ; voir aussi, p. 297). Mais si nous adoptons un tel parti, c'est tout un pan de l'œuvre de Clausewitz qui s'effondre. On peut estimer que, si Clausewitz avait mené à son terme la révision générale du livre projetée à partir de la synthèse finale, il aurait procédé lui-même à l'opération chirurgicale requise ; mais dans *Vom Kriege* tel qu'il nous a été transmis, l'ablation n'a pas été faite ; nous y trouvons donc à la fois la primauté de la politique, la distinction des deux espèces de guerre et la définition trinitaire, qui nous obligent, au dire d'Aron, à rejeter la guerre absolue dans l'irréel et la fiction, et l'affirmation inconditionnelle du principe d'anéantissement, du privilège du combat, de l'exigence de concentration, qui nous contraignent à restituer quelque réalité à la guerre absolue, car comment des maximes inconditionnelles pourraient-elles être tirées d'une loi fictive ?

Chaque interprète, admet Aron, est libre de préférer l'une ou l'autre version. Aron lui-même ne cache pas sa prédilection pour la première, mais il ne dissimule pas la légitimité de la seconde, et conclut donc à une ambiguïté irréductible de la pensée de Clausewitz. Cette ambiguïté est-elle aussi manifeste qu'il le prétend ? Pour en décider, il nous faut reprendre à présent les questions que nous avions posées au moment où nous le suivions le long de son itinéraire critique. Nous nous étions interrogé sur le rapport entre l'instrument et le but, autrement dit sur le rapport entre la violence comme moyen et la politique comme fin : l'affirmation d'une spécificité liée au moyen ne réintroduit-elle pas la possibilité d'une autonomie relative de la guerre par rapport à la politique ? En conséquence, nous nous étions demandé si la thèse d'une soumission intégrale de l'action de guerre au calcul appartenait à l'ordre des jugements de fait ou devait être au contraire regardée comme l'expression d'un souhait. Enfin, à une étape antérieure de l'itinéraire, nous avions posé le problème du rapport entre le concept et la réalité : Aron et Clausewitz pensent-ils ce rapport de la même manière ?

LES FINS ET LES MOYENS

Les fins – la politique – déterminent le choix et la combinaison des moyens – la violence –, mais ne faut-il pas admettre en retour la possibilité d'une réaction ou d'une influence des moyens sur les fins ? Revenons aux textes : en premier lieu, Clausewitz exclut absolument l'hypothèse selon laquelle la politique serait réduite au silence à partir du moment où les armes auraient pris la parole ; une telle hypothèse impliquerait en effet une interruption de la trame des relations politiques. Clausewitz est formel : cette conception est « radicalement fausse » (*grundfalsche*) (Clausewitz, 1955, p. 66 ; 1980, p. 33 ; voir aussi, 1955, p. 703, 705-706 ; 1980, p. 674, 677). Bien loin de s'effacer lorsque la guerre éclate, la politique demeure du commencement à la fin du procès la législatrice suprême, et si la violence guerrière peut réagir en retour sur elle, c'est dans le cadre de cette hégémonie maintenue.

Sous cette réserve, Clausewitz accepte parfaitement cette idée d'une réaction des moyens sur les fins. Après avoir affirmé que la guerre reste constamment « soumise à la volonté d'une intelligence conductrice » (Clausewitz, 1955, p. 66 ; 1980, p. 34), il ajoute :

> « Mais le but politique (*der politische Zweck*) n'est pas un législateur despotique ; il doit s'adapter à la nature du moyen, et par ce biais il est souvent entièrement transformé ; pourtant il demeure toujours ce qui doit être considéré en premier lieu. La politique pénétrera donc l'acte de guerre tout entier et exercera sur lui une influence permanente pour autant que le permet la nature des forces qui explosent en lui » (*ibid.*, 1955, p. 66-67 ; 1980, p. 34).

Or cette action en retour du moyen ne signifie pas seulement que la guerre ne peut pas être utilisée en vue de n'importe quelle fin – ce qui, après tout, ne serait qu'une affirmation de bon sens ; elle indique surtout que la guerre peut nous entraîner là où, initialement au moins, nous ne voulions pas aller, ainsi qu'un cheval emballé peut emporter son cavalier. Cette éventualité d'un « emballement » de la guerre implique-t-elle que celui-ci puisse s'affranchir de la tutelle de la politique ? Formellement, non, car l'emballement se traduit par l'adoption de nouveaux buts de guerre.

La transformation des fins politiques du conflit est d'abord due au déroulement même des hostilités, aux succès remportés ou aux échecs subis (Clausewitz, 1955, p. 73 ; 1980, p. 40) ; toutefois, il n'y a encore là qu'une idée banale : tout acteur intelligent corrige son comportement en fonction des résultats obtenus, et ajuste ses buts à ces résultats. Mais Clausewitz avance une seconde proposition dont la portée est beaucoup plus grande : l'utilisation même de la violence et en quelque sorte son accumulation peuvent entraîner une modification des fins politiques dans le sens de leur radicalisation : « Quand cette haine nationale fait défaut et que l'acharnement n'existe pas à l'origine, le sentiment hostile s'allume à la faveur du combat lui-même, car une violence exercée contre nous par ordre supérieur nous incite à la revanche, à la vengeance contre celui qui agit plus encore que contre celui qui lui ordonne d'agir » (Clausewitz, 1955, p. 131 ; 1980, p. 97).

Cette proposition laisse-t-elle intacte la thèse d'une souveraineté permanente des fins ? Cela n'est pas sûr ; car ou bien l'on admet que le procès de modification s'arrête à un moment donné devant une limite inhérente, si l'on peut dire, à son propre contenu, et que, dans l'escalade de la violence, il y a un seuil immanent qui ne saurait en tout état de cause être franchi : les fins conserveraient alors une hégémonie effective ; ou bien l'altération des fins par les moyens peut se poursuivre indéfiniment ; la violence peut donc imprégner toujours plus profondément la sphère des fins ; dans ces conditions, l'hypothèse d'un déchaînement illimité de la violence – autrement dit l'hypothèse de la guerre absolue – retrouverait un caractère plausible, puisque la souveraineté des fins serait alors devenue purement formelle.

Or rien dans le texte de Clausewitz ne vient suggérer l'idée d'une telle « autolimitation » de la violence. L'étalement des hostilités dans le

temps, le rôle des hasards et des frictions interdisent bien que la violence atteigne d'emblée son intensité maximale comme en une sorte d'explosion ; mais pris en eux-mêmes, ces facteurs n'assignent pas de limite absolue à un déploiement de la violence qui serait progressif. Bref, Clausewitz affirme certes, à plusieurs reprises, que la montée aux extrêmes ne se produit pas dans la réalité, mais la seule raison invoquée est finalement cet empire que la politique est censée conserver. En droit, nous pouvons lui accorder ce dernier point. Mais à partir du moment où il est admis que la violence peut en quelque sorte pervertir la politique et la corrompre jusqu'en son tréfonds, que reste-t-il, en fait, de la barrière que celle-ci oppose à la montée aux extrêmes ? Cette barrière ne devient-elle pas une simple fiction privée de toute efficacité, une forme privée de tout contenu ?

LA SOUMISSION DE L'ACTION DE GUERRE AU CALCUL

On peut atteindre la même conclusion par une autre voie. L'affirmation d'une soumission intégrale de l'action de guerre au calcul sous-estime, à notre avis, le fait que la violence aveugle figure parmi les éléments de la définition trinitaire, laquelle est elle-même l'un des piliers de la « synthèse finale ». Revenons au texte : Clausewitz place au premier rang de sa triade « la violence originelle ... la haine et l'animosité qu'il faut considérer comme une impulsion naturelle aveugle » (*die ursprungliche Gewaltsamkeit, der Hass und die Feindschaft, die wie ein blinder Naturtrieb unzusehen ist* (Clausewitz, 1955, p. 69 ; 1980, p. 36). Cette violence aveugle est liée à l'intervention du peuple dans le conflit. C'est lui qui est dépositaire des passions qui vont s'embraser durant les hostilités, son irruption sur la scène entraîne donc une radicalisation de la guerre, qui en accroît la brutalité et la sauvagerie, et la rapproche ainsi de la guerre absolue (Clausewitz, 1955, p. 551, 688 ; 1980, p. 521, 660).

Aron ne méconnaît certes pas le rôle que Clausewitz attribue ainsi au peuple (Aron, 1976, I, p. 184 et 430 ; II, p. 58), mais, dans la logique de son interprétation, l'intervention du peuple ne fait que transformer la guerre de seconde espèce – « l'observation armée » – en guerre de première espèce ou guerre de renversement, la guerre absolue demeurant reléguée dans le monde de l'irréel. Aron refuse ainsi d'admettre qu'en prenant place à l'intérieur de la définition trinitaire la violence quitte précisément ce monde de l'irréel, de l'idéel, du fictif pour s'introduire dans le monde réel et devenir l'un des facteurs qui façonnent ce dernier. En d'autres termes, il y a une « présence réelle », effective et efficace, de la violence aveugle ; celle-ci est l'un des « foyers d'attraction » entre lesquels oscille la guerre (Clausewitz, 1955, p. 69 ; 1980, p. 37), et Clausewitz ajoute qu'aucune théorie ne peut laisser de côté l'un quelconque de ces foyers sans se mettre aussitôt en opposition avec la réalité (*ibid.*). Dès lors, ne pouvons-nous découvrir, au sein de la politique-objet, des situations qui autoriseraient ou provoqueraient un déchaînement illimité de la violence aveugle, qui aboutiraient en conséquence à une suspension au moins temporaire de la régulation du calcul ?

De fait, dans divers passages de son livre, Clausewitz fixe lui-même des limites à sa thèse sur la soumission de l'action de guerre au calcul. En premier lieu, elle ne s'applique qu'aux guerres qui éclatent entre pays « civilisés » (*gebildet*) (Clausewitz, 1955, p. 52, 60 ; 1980, p. 18, 33 ; Aron, 1976, I, p. 116, 121, 325-326). Lorsque Clausewitz veut évoquer des peuples barbares, il cite le cas des hordes tartares (Clausewitz, 1955, p. 680, 684, 685-686 ; 1980, p. 651, 655, 657). Cet exemple peut nous apprendre a contrario ce que signifie pour lui cette référence à la civilisation. Chez les Tartares, le peuple, l'armée et le gouvernement sont encore confondus et ne forment qu'un seul bloc indivis ; la passion est donc toute-puissante ; les peuples civilisés sont en revanche dirigés par des Etats, et leur armée forme une entité distincte. Entre les peuples qui en bénéficient, la civilisation implique, par ailleurs, un degré minimum d'homogénéité sociale et culturelle et, par conséquent, la possibilité de se comprendre et de communiquer. Là où ces conditions sont réalisées, les analyses de Clausewitz – et notamment la thèse de la suprématie du calcul – trouvent une application. Lorsque, en revanche, elles ne sont pas remplies, la violence peut se déchaîner et elle est aveugle ; en effet, l'inégalité et l'hétérogénéité des adversaires font qu'ils ne se limitent pas l'un l'autre : au poids de l'un ne s'oppose chez l'autre aucun contrepoids ; la violence peut donc se répandre librement. Par ailleurs, en l'absence de communication entre eux, les antagonistes sont incapables de se jauger et de se comprendre : ils se combattent donc, au sens propre du terme, « à l'aveuglette ».

En suivant une suggestion d'Eric Weil (Weil, 1971, II, p. 245-246), on peut tenter d'étendre les remarques qui précèdent aux cas où il existe entre les belligérants une différence qui concerne à la fois la nature des forces sociales au pouvoir, l'organisation de l'Etat et le régime politique, et enfin l'idéologie dominante, les valeurs hégémoniques. Lorsqu'un principe révolutionnaire triomphe dans un Etat, la violence sans frein peut se déchaîner entre ce dernier et ses voisins restés fidèles à l'ordre ancien, justement parce qu'entre eux il y a désormais à la fois déséquilibre patent et rupture de la communication.

Un certain nombre de textes de Clausewitz vont effectivement dans ce sens. Considérons, par exemple, son analyse des guerres de la Révolution française :

> « Une force dont personne n'avait eu l'idée fit son apparition en 1793. La guerre était soudain redevenue l'affaire du peuple, et d'un peuple de trente millions d'habitants qui se considéraient tous comme citoyens de l'Etat ... La participation du peuple à la guerre, à la place d'un Cabinet ou d'une armée, faisait entrer une nation entière dans le jeu avec son poids naturel. Dès lors, les moyens disponibles, les efforts qui pouvaient les mettre en œuvre, n'avaient plus de limites définies ; l'énergie avec laquelle la guerre elle-même pouvait être conduite n'avait plus de contrepoids, et par conséquent le danger pour l'adversaire était parvenu à un extrême » (Clausewitz, 1955, p. 687 ; 1980, p. 658-659).

Dans les situations comme celles-là, l'inégalité dramatique des forces et l'interruption de la communication entraînent en quelque sorte mécaniquement le déferlement de la violence et la montée aux extrêmes, quelles que soient les intentions des partenaires et les fins politiques qu'ils se sont fixées. Du même coup, l'acte de guerre échappe à la législation du calcul ; celle-ci ne retrouve son autorité qu'à partir du moment où le principe révolutionnaire s'est étendu à l'ensemble des partenaires, et où un certain équilibre a été restauré, sans doute à un degré supérieur de violence.

Clausewitz paraît avoir écarté de son analyse un second type de conflit : la guerre civile. On en a un indice dans le fait suivant : au livre VIII, il esquisse un inventaire historique des principaux affrontements qui se sont succédé, de l'antiquité grecque et romaine à l'empire napoléonien ; or cet inventaire ne comprend aucune guerre civile, alors qu'auraient pu être citées la guerre des paysans en Allemagne et les guerres de religion en France et en Angleterre. Aron comble cette lacune, et il évoque à plusieurs reprises la guerre civile dans son étude (Aron, 1976, I, p. 277 ; II, p. 114, 130, 249, 269, 338), mais c'est pour en marquer avec beaucoup d'insistance les caractères spécifiques : elle est tout particulièrement régie par le principe d'anéantissement et se prête moins que toute autre au compromis, car si « la gloire, quoi qu'on en ait dit, se partage, le pouvoir ne se partage pas » (*ibid.*, II, p. 114). La guerre civile implique donc « l'identification de l'objectif militaire à la fin politique » : la défaite militaire de l'un des deux camps entraîne ipso facto sa disparition politique (*ibid.*). Aron nous met par ailleurs en garde contre une définition trop étroite ou trop juridique de la guerre civile : les guerres entre des Etats professant des idéologies universelles antagonistes présentent, au moins par certains aspects, les caractères de la guerre civile (*ibid.*, II, p. 249).

Cette situation dans laquelle chacun des adversaires en présence ne peut se proposer que l'anéantissement de l'autre doit être comparée à la précédente, que marquait l'hétérogénéité des termes opposés. Tout à l'heure, c'était l'ampleur de l'écart entre les antagonistes qui provoquait le déchaînement de la violence ; à présent, c'est au contraire l'intime proximité des combattants, leur appartenance à une même communauté historique, linguistique, culturelle, qui rend leur affrontement inexpiable. Les guerres étudiées par Clausewitz se placent sur une voie médiane entre ces deux extrêmes de l'éloignement et de la proximité : à la fois nettement distincts et relativement semblables, les Etats de Clausewitz peuvent se livrer une guerre réglée par le calcul.

Par ailleurs, d'un cas à l'autre, l'irruption de la violence s'explique par une cause différente. Dans le premier, c'était la politique-objet qui provoquait de façon quasi automatique le déferlement de la violence. Ici, c'est au contraire la politique-sujet – en l'occurrence les chefs des deux camps – qui renonce en quelque sorte d'elle-même au calcul, et donne de son propre mouvement la primauté à la violence, en se plaçant dans une position où, comme le dit Aron, l'objectif militaire – l'anéantissement – se confond nécessairement avec la fin politique. En pareil

cas en effet, le calcul ne peut plus infléchir la conduite des opérations, puisque entre politique et guerre il n'y a plus ni distance ni différence. Cette abdication de l'Intelligence calculatrice au profit de la violence aveugle ne se rencontre pas seulement dans les situations de guerre civile : l'exemple de l'Allemagne nazie illustre, selon Aron, la possibilité générale d'une perversion de l'Intelligence, toujours susceptible de se renier elle-même et de s'abandonner elle-même au délire de la violence (Aron, 1976, II, p. 217-218).

LIBÉRATION DE LA VIOLENCE ET GUERRE ABSOLUE

Dans les situations que nous avons passées en revue, soit du fait des dissymétries inscrites dans la politique-objet, soit en raison des renoncements dont la politique-sujet est capable, l'élément de violence pure qui fait partie de la définition trinitaire se trouve – pour reprendre le terme même dont se sert Clausewitz – « libéré ». Sensible à la beauté de l'expression, nous citerons, plutôt qu'un passage de *Vom Kriege*, le fragment suivant des *Ecrits* :

> « Les Français avec leurs moyens révolutionnaires avaient attaqué ce vieil instrument de guerre (l'organisation militaire prussienne), comme avec un acide ; ils avaient libéré de ses antiques entraves diplomatiques et financières cet élément redoutable : la guerre, et la voilà qui avançait dans sa violence brute, roulant une masse énorme de forces, et l'on ne voyait plus que les ruines de l'ancien art de la guerre d'un côté, des succès inouïs de l'autre, sans discerner pour autant un système nouveau de conduite de la guerre c'est-à-dire de nouvelles voies de l'intelligence pratique ... La guerre était rendue au peuple, d'où les armées permanentes l'avaient en partie éloignée ; elle avait rejeté ses chaînes et franchi les limites de ce que l'on imaginait impossible » (Clausewitz, 1976, p. 364 ; voir aussi, pour l'emploi du terme « libéré » (*befreit* ou *losgelassen*), 1955, p. 673, 688 ; 1980, p. 645, 660).

Du même coup, la guerre se rapproche de sa forme absolue et finit même par la rejoindre. Elle s'en rapproche chaque fois que la grandeur de l'enjeu impose un engagement massif de toutes les forces disponibles et l'adoption d'une stratégie d'anéantissement de l'ennemi (Clausewitz, 1955, p. 67, 598, 677-678, 709 ; 1980, p. 35, 573, 648, 681). Un tel mouvement ne pose pas de problème majeur à l'interprète de Clausewitz : on peut penser que sont ici visées, dans la définition « dualiste », les guerres de première espèce, tendant au renversement de l'ennemi, et dans la définition « trinitaire », les guerres dans lesquelles l'élément de la violence exerce une influence prédominante. En tout état de cause, un simple processus de rapprochement laisse subsister un espace dans lequel l'Intelligence calculatrice peut s'introduire et continuer d'exercer sa régulation.

En revanche, Clausewitz déclare expressément que, dans certains cas – les exemples cités sont le plus souvent empruntés aux affrontements de l'ère révolutionnaire et impériale –, la guerre réelle rejoint ou atteint sa forme absolue, caractérisée par le duel à mort et la montée aux

extrêmes (Clausewitz, 1955, p. 228, 672, 673, 689, 704 ; 1980, p. 194, 643, 644, 661, 676). En d'autres termes, il affirme très catégoriquement la possibilité d'une adéquation ou d'une identité entre guerre réelle et guerre absolue : que devient dès lors la thèse selon laquelle la guerre absolue est toujours irréelle, abstraite et fictive ? Dans la mesure où cette thèse se trouve au cœur même de l'interprétation d'Aron, les textes évoqués posent évidemment un problème à celle-ci : elle ne peut ni les ignorer ni les contourner.

Pour surmonter la difficulté, Aron recourt à ce que nous appellerons « l'argument de la coupure ». Tenant à maintenir le caractère irréel de la guerre absolue, il rappelle que les textes qui viennent d'être évoqués sont tous antérieurs à la « synthèse finale » : il les déclare donc périmés et non pertinents. Mais « l'argument de la coupure » ne saurait être utilisé de façon occasionnelle et sélective : ou bien on l'applique à tous les chapitres rédigés avant la « synthèse finale » ; en ce cas, seuls subsistent le chapitre 1 du livre I et la note finale ; ou bien on doit renoncer à s'en servir. Il ne nous permet donc pas de faire l'économie d'une dernière question : celle des rapports entre le concept et la réalité.

CONCEPT ET RÉALITÉ

On l'a vu, Aron souligne le caractère irréel, fictif, abstrait du concept de guerre absolue, et introduit ainsi une différence irréductible entre la guerre absolue, appartenant au monde idéel, et la guerre de première espèce, appartenant au monde réel. Mais de telles qualifications – irréel, fictif, abstrait – n'opèrent qu'une détermination négative : elles nous indiquent ce que le concept n'est pas ; elles ne nous éclairent pas sur ce qu'il est. A s'en tenir là, on pourrait d'ailleurs s'interroger sur son sens et sa fonction : s'il ne désigne aucune réalité, à quoi sert-il ? Aron a bien perçu la difficulté, et il s'efforce de décrire de façon positive le statut du concept de guerre absolue. Malheureusement, l'entreprise ne va pas sans certains flottements. Donnons quelques exemples.

Il n'y a pas de commune mesure entre guerre absolue et guerre de première espèce. Sans doute, mais il existe pourtant entre elles une « affinité » (Aron, 1976, I, p. 409). De même Aron rappelle d'ordinaire que, pour Clausewitz, la guerre absolue est irréelle, mais il est parfois moins catégorique. Qu'on en juge : « Du contraste entre les guerres d'ancien régime et les guerres d'aujourd'hui, Clausewitz tira *finalement* une conception à demi explicite que j'exprimerai, en un style volontairement paradoxal : le caractère *exceptionnel* de la guerre conforme à son concept, de la guerre absolue qui rompt toutes les entraves » (Aron, 1976, I, p. 298 ; souligné par nous).

Soit, mais l'exceptionnel n'est pas l'irréel ...

Querelles mineures. Plus gênantes sont à mon avis les incertitudes concernant le statut théorique de la notion de guerre absolue. S'agit-il d'un type idéal au sens donné à ce terme par Weber ? Aron le suggère à plusieurs reprises (Aron, 1976, I, p. 434 ; II, p. 293 ; voir aussi I,

p. 429 et II, p. 60). Mais dans d'autres passages plus fouillés, il distingue nettement le concept de Clausewitz du type idéal de Weber : « La distinction du concept, qui saisit le cas extrême, et de la réalité, qui s'en approche plus ou moins, n'équivaut pas à celle d'une réalité plus ou moins confuse et d'une image mentale rationalisée. La distinction clausewitzienne, au moins à ce point, implique une échelle, un plus ou moins, la pensée webérienne, en revanche, oppose un réel diffus ou équivoque, à un concept éclairé par l'entendement » (Aron, 1976, I, p. 82). On ne peut qu'admirer la finesse de cette analyse. Mais Aron la poursuit par une formule qui ne peut que nous replonger dans la perplexité : « D'autre part, Clausewitz n'admettait nullement la liberté de l'analyste, le caractère légitimement arbitraire des constructions intellectuelles : *la chose elle-même décide.* La définition saisit la *nature* de l'objet : cette nature s'impose à l'esprit qui cherche la définition » (Aron, 1976, I, p. 82, souligné par Aron ; voir aussi I, p. 323). Soit encore, mais la guerre absolue est une fiction, une « construction mentale » ou un « jeu logique » (*ibid.*, I, p. 373, 409) : comment pourrait-elle « décider » et « s'imposer » à notre esprit comme le fait « la chose elle-même » ?

A notre avis, les présentations les plus exactes de ce qu'est le concept clausewitzien se trouvent dans les pages où Aron étudie la méthode de son auteur. Cette méthode consiste à se porter d'abord « aux extrêmes », à prendre pour point de départ les oppositions les plus tranchées, les contrastes les plus accusés (Aron, 1976, I, p. 81-82, 102, 104, 117). C'est cette saisie des extrêmes qui produit le concept ; du même coup, Aron le définit comme une limite (*ibid.*, I, p. 373, 425 ; II, p. 57, 215 ; tous ces textes concernent le concept de guerre absolue). En conséquence, le rapport entre le concept et la réalité est pensé en termes d'écart, de distance, de proximité ou d'éloignement (*ibid.*, I, p. 117, 184, 296-297).

De telles formules correspondent bien aux textes de Clausewitz selon lesquels la guerre réelle parfois « se rapproche » de sa forme absolue et parfois même « l'atteint ». Mais elles nous introduisent dans un registre de la continuité qui est peu compatible avec l'opposition radicale qu'Aron établit, par ailleurs, entre le concept, posé comme irréel et fictif, et la réalité. Si le concept est limite, la réalité peut s'en rapprocher indéfiniment ; peuvent-ils finir par se confondre ? C'est là un problème d'asymptotes, de différences infiniment petites ... Dans ce contexte, comment nous faire admettre, entre le concept et la chose, une différence de nature aussi abrupte que celle qui sépare la fiction de la réalité ?

Dans d'autres textes encore, Aron pense la distinction clausewitzienne du concept et de la réalité à travers le couple du simple et du complexe, ou encore celui de l'élément et de la totalité. La guerre absolue, écrit Aron, c'est la guerre prise en elle-même, isolée, « séparée de ses origines et de ses fins » (Aron, 1976, I, p. 110, 112 ; II, p. 58). Le passage de la guerre absolue à la guerre réelle s'accomplit alors à l'aide du processus dit de « modification » (Aron, 1976, I, p. 114, 310 ; II, p. 310 ; le terme est emprunté à Clausewitz, 1955, p. 55 ; 1980, p. 21). En quoi consiste-

t-il ? En la réintroduction progressive des déterminations que l'analyse avait d'abord éliminées (Aron, 1976, I, p. 112, 373).

De telles expressions relèvent d'une définition de type hégélien des rapports entre l'abstrait et le concret. L'abstrait, produit de l'entendement analytique, c'est l'objet isolé, détaché de son contexte, de son milieu, des relations qu'il entretient avec ce qui l'entoure ; le concret, construit par la raison synthétique, c'est au contraire l'objet replacé dans l'ensemble dont il fait partie et qui vient le déterminer et le transformer. Dans cette terminologie, rien qui soit incompatible avec la pensée de Clausewitz ; la notion d'« abstraction » (*Abstraktion*) lui est d'ailleurs familière (Clausewitz, 1955, p. 55 ; 1980, p. 21, etc.). Mais il est bien clair qu'ainsi conçue, l'opposition entre l'abstrait et le concret n'est nullement superposable à une opposition entre le concept et la réalité. Si l'on tient absolument à utiliser les deux, on doit alors admettre que le concept et la réalité forment en quelque sorte deux séries parallèles, deux registres en correspondance, et que l'opposition entre l'abstrait et le concret structure chacun des deux ordres.

Il est dès lors tout à fait illégitime de poser l'élément comme « irréel » ou « fictif » et la totalité comme seule réelle. Bien au contraire, l'élément est tout aussi réel que la totalité dont il fait partie. C'est ce que nous voulions suggérer en indiquant plus haut que, de par son appartenance à la définition trinitaire, l'élément de la violence aveugle – dont la guerre absolue n'est que le développement naturel – est présent, actif et efficace dans la réalité historique ; il n'est pas moins réel que les guerres dites réelles dont il forme l'un de ses aspects.

La réalité de la violence aveugle et celle – corrélative – de la guerre absolue ne sont pas en cause. A notre avis, le problème posé par Aron est de nature différente ; on peut l'énoncer comme suit : peut-on observer ou concevoir des situations historiques dans lesquelles la violence aveugle et son corollaire la guerre absolue pourraient, librement et sans entraves, développer l'ensemble de leurs déterminations ? Autrement dit, peut-on observer ou concevoir des situations dans lesquelles seraient neutralisés ou mis entre parenthèses les éléments qui sont d'ordinaire associés à la violence aveugle au sein de la totalité, et viennent limiter, canaliser et atténuer son action ? Nous avons énuméré certains de ces cas : les guerres entre Etats de civilisation différente, les guerres civiles ... En tout état de cause, il s'agit là d'un problème de fait, relevant de l'enquête historique, et non pas d'un problème de droit, justiciable de la seule théorie.

Pour éclairer la démarche de Clausewitz, nous pouvons user d'une comparaison : le statut de la guerre absolue dans son œuvre est comparable à celui de la loi qui affirme la baisse tendancielle du taux de profit dans *Le Capital* de Marx (*Le Capital*, 1957, p. 225 et suiv. ; édition allemande, 1971, III, p. 221 et suiv.). La tendance à la baisse du taux de profit est indiscutablement pour Marx une tendance réelle. Certes, d'autres tendances non moins réelles sont susceptibles de la contrecarrer, d'atténuer ou même d'annuler ses effets ; ce sont entre autres l'augmentation du taux de plus-value, la réduction du salaire au-

dessous de sa valeur, la baisse de prix des éléments du capital constant, la surpopulation relative et le commerce extérieur. Il s'agit là, nous dit Marx, d'« influences contraires qui contrecarrent et suppriment l'effet de la loi générale et lui confèrent simplement le caractère d'une tendance » (*gegenwirkende Einflüsse ... welche die Wirkung des Allgemeinen Gesetzes durchkreuzen und aufheben und ihm nur den Charakter einer Tendenz geben*) (*ibid.*, 1957, VI, p. 245 ; 1971, III, p. 242). Un peu plus loin, Marx écrit que ces tendances contraires « ne suppriment pas la loi, mais en affaiblissent l'effet » (*Sie haben das Gesetz nicht auf, schwächen aber seine Wirkung ab*) (*ibid.*, 1957, VI, p. 251 ; 1971, III, p. 249). En d'autres termes, les effets de la loi peuvent être annulés, mais la loi n'en est pas moins réelle et agissante. On ne peut la reléguer dans le domaine de l'« idéel » et du fictif, ce qui reviendrait à lui refuser a priori toute efficacité ; car des situations peuvent surgir où ce sont au contraire les tendances opposées qui sont paralysées : la loi de la baisse du taux de profit peut alors produire librement ses effets.

Bref, il y a des conjonctures dans lesquelles un élément ou une loi isolés – la violence aveugle chez Clausewitz, la baisse du taux de profit chez Marx – sont susceptibles d'agir sans entraves, parce que les facteurs, qui d'ordinaire les contiennent et en font de « simples tendances », voient leur action suspendue ou neutralisée. On peut estimer que de telles conjonctures sont rares, exceptionnelles et même anormales : mais cela ne permet pas de les dire « irréelles ».

De ce point de vue, l'interprétation d'Aron nous semble marquée en son centre même d'une équivoque irréductible : lorsqu'il proclame l'irréalité de la guerre absolue, énonce-t-il un constat de caractère statistique, résultat d'un inventaire des faits, ou une proposition de nature théorique, fondée sur une analyse de l'essence de l'objet ? Dans le premier cas, la pensée de Clausewitz serait à notre avis respectée ; dans le second cas, elle serait transformée et quelque peu forcée. En d'autres termes, Aron laisse sans réponse une question décisive : celle qui concerne la possibilité de la guerre absolue, ou, si l'on préfère, la possibilité d'une adéquation parfaite entre la guerre réelle et son concept.

Certaines formules font supposer qu'il a été parfois tenté d'accepter cette possibilité. Il a tout d'abord été prêt à en admettre la présence chez Clausewitz. Il lui arrive aussi de l'admettre lorsqu'il s'exprime en son nom propre :

> « Nous supposons que le suicide commun, constante possibilité d'un duel à mort, sera refusé par les duellistes, même s'ils s'engagent en une lutte qui en d'autres temps aurait été appelée lutte à mort. Rien ne garantit que l'avenir confirmera cette hypothèse » (*ibid.*, II, p. 238).
>
> « La relation entre deux personnes intelligentes n'exclut pas des conflits qui montent aux extrêmes. A coup sûr, si l'un des deux prétend réduire l'autre à la totale impuissance, il en résulte un conflit poussé jusqu'aux extrêmes. Rien ne garantit qu'un jour il n'en ira pas ainsi » (*ibid.*, II, p. 253, voir aussi p. 263).

Aron répliquerait sans doute que la possibilité ici évoquée concerne les guerres de la première espèce ou guerres de renversement, mais à

partir du moment où il reconnaît qu'elles peuvent aller jusqu'à la montée aux extrêmes et à la lutte à mort, que reste-t-il de l'« écart », de la « distance » qui les sépare de la guerre absolue ?

Pourtant, ailleurs, Aron affirme le caractère irréel de la guerre absolue sur un ton si catégorique et en des formules d'une généralité telle que le lecteur ne peut pas ne pas conclure à une impossibilité « essentielle » de la dite guerre. Citons quelques textes parmi bien d'autres :

> « Aucune guerre réelle ne peut être appelée guerre absolue » (Aron, 1976, II, p. 58).
>
> « Le concept de guerre absolue ne s'applique à aucune guerre réelle et désigne l'essence ou type idéal d'une guerre au sens étroit du terme, livrée au dynamisme de l'hostilité absolue » (*ibid.*, II, p. 60).
>
> « Il n'y a pas de guerre absolue dans la réalité ... Jamais l'élément de la violence aveugle et de la haine ne se déchaîne seul dans les guerres entre peuples civilisés » (*ibid.*, I, p. 121).
>
> « Toutes les guerres réelles sont modifiées par rapport à la guerre absolue » (*ibid.*, I, p. 432).
>
> « Toutes les guerres, que nous observons dans l'histoire, appartiennent à la catégorie des guerres réelles (*sic*), même si les guerres de la première espèce révèlent le principe actif de l'hostilité et permettent au théoricien de les réduire ou de les interpréter à partir du concept de guerre absolue » (*ibid.*, I, p. 410).

Que conclure du rapprochement des deux groupes de passages ? Dans les premiers paragraphes de la « synthèse finale », Clausewitz définit la guerre absolue par la montée aux extrêmes et par la lutte à mort, et Aron se refuse à exclure montée aux extrêmes et lutte à mort du champ des possibles. Pourtant, dans le même temps, il retire la guerre absolue du monde réel, et la confine au monde de l'idéel et de la fiction ; autrement dit, il la déclare impossible. On est alors tenté de penser qu'en fait c'est dans la mesure où elle a d'abord été caractérisée comme concept que la guerre absolue se voit maintenant déclarée impossible. Aron l'a décrite comme une « construction mentale » ou un « jeu logique » (1976, I, p. 373, 409) : en tant que telle, elle ne saurait entrer dans la réalité ou y trouver sa réplique exacte. En d'autres termes, la thèse de l'impossibilité de la guerre absolue ne porte qu'en apparence sur la guerre ; en vérité, elle ne résulte nullement d'une analyse du phénomène guerrier : elle découle d'une conception a priori des rapports entre le concept et la réalité. Le raisonnement implicite d'Aron pourrait être énoncé comme suit : la notion de guerre absolue est un concept ; or, en quelque sorte par hypothèse, un concept ne peut jamais rejoindre la réalité ; donc la guerre absolue ne saurait se rencontrer dans la réalité.

Bref, ce qui gouverne ici de façon latente la pensée d'Aron, c'est une théorie empiriste de la connaissance, posant l'irréductible inadéquation de la pensée à l'être. Pouvons-nous attribuer la même théorie à Clausewitz ? Cela n'est pas sûr. Nous avons déjà évoqué les textes où Clausewitz déclare que, sous la Révolution et l'Empire, il est arrivé à la guerre d'atteindre sa forme absolue. De façon plus significative encore,

Clausewitz maintient que la guerre absolue doit servir en tout état de cause de « point de référence » à la théorie (*ein allgemeiner Richtpunkt*) (Clausewitz, 1955, p. 673 ; 1980, p. 645). Dans *Vom Kriege,* l'énoncé de ce principe est parfois lié à une distinction entre les « vraies » guerres et les « fausses », que la synthèse finale rend caduque. Mais au livre VIII, alors même que Clausewitz vient de souligner avec insistance que la guerre n'est qu'une partie des relations politiques, il ajoute : « Dans cette conception, nous ne devons pas perdre de vue la forme absolue de la guerre et son image doit demeurer en permanence à l'arrière plan » (Clausewitz, 1955, p. 704 ; 1980, p. 676). Lorsque, enfin, il ébauche un inventaire des éléments qu'un chef d'Etat doit prendre en compte avant de décider de l'objectif d'une guerre, il écrit : « L'objet que se propose quiconque entreprend une guerre et les moyens qu'il met en œuvre sont entièrement déterminés par les détails particuliers de sa position. Ils dépendront aussi, pour cette même raison, du caractère de l'époque et de ses circonstances générales. Enfin, *ils sont toujours soumis aux conclusions générales qui doivent être déduites de la nature de la guerre* » (Clausewitz, 1955, p. 690 ; 1980, p. 661 ; souligné par lui). Quelles « conclusions générales » peut-on tirer de la « nature » de la guerre, sinon le duel et la montée aux extrêmes ?

Au total, le concept de guerre absolue pourrait-il et devrait-il être pris comme « point de référence » s'il était simplement « construction mentale » ou « jeu logique » ? Pourrait-il remplir la fonction d'avertissement que lui assigne Aron (1976, II, p. 58) s'il n'était que pure fiction ? Accordons même à Aron qu'à la fin de sa vie, à l'époque de la synthèse finale, Clausewitz n'aurait sans doute pas éprouvé de difficulté à écrire comme lui que la guerre absolue « ne peut » se rencontrer dans la réalité : mais entre l'impossibilité « statistique » observée par Clausewitz et l'impossibilité « essentielle » proclamée par Aron, il y a toute la distance – à la fois infime et infinie, négligeable peut-être pour le praticien mais immense pour le théoricien – qui sépare une probabilité infinitésimale d'une probabilité nulle.

* *

La définition clausewitzienne du concept comme limite engendrée par la saisie des extrêmes suppose la thèse d'une continuité entre la forme absolue de la guerre et les formes mitigées qu'elle prend le plus souvent dans la réalité. En d'autres termes, même si la guerre absolue – la parfaite adéquation de la guerre à son concept – doit être regardée comme événement exceptionnel et improbable, elle n'en appartient pas moins à l'horizon des possibles. Nous avons repéré dans le champ de la politique-objet deux situations – l'extrême éloignement et l'extrême proximité – qui l'une et l'autre autorisent le glissement de la guerre vers son paroxysme. En dernier ressort, la possibilité d'un tel glissement tient au fait que la guerre, certes insérée dans la trame ininterrompue des relations politiques, n'en implique pas moins, de par sa nature même,

le recours à un moyen spécifique : la violence. Or ce moyen n'est pas un instrument inerte, neutre, passif et docile entre les mains de celui qui l'emploie : il est susceptible de transformer les fins qui ont amené son utilisation. Il n'y a pas en effet de cloison étanche entre les fins et les moyens ; une fois extraite de la boîte de Pandore, la violence est capable d'irradier les fins qu'elle sert et de les métamorphoser à son image ; les fins ne sont jamais à l'abri de la contagion des moyens.

De par la distribution de ses insistances, l'interprétation d'Aron nous apparaît comme rassurante : aux apprentis-sorciers qui sont maîtres de la foudre, elle répète que la guerre absolue est une fiction et que la lutte à mort appartient au domaine de l'irréel. Il n'est pas certain que ces formules sécurisantes n'édulcorent pas quelque peu la pensée de Clausewitz, et bien davantage encore la réalité du monde où nous vivons.

BIBLIOGRAPHIE

ARON (Raymond), *Penser la guerre, Clausewitz,* Paris, Gallimard, 2 vol., 1976.

CLAUSEWITZ (Carl von), *De la guerre,* traduction de Denise Naville, Paris, Minuit, 1955.
Ecrits et lettres, traduction de Marie-Louise Steinhauser, Paris, Gallimard, 1976.
Vom Kriege. Francfort, Berlin, Vienne, Ullstein Materialien, 1980.

MARX (Karl), *Le Capital.* traduction française en 8 vol., Paris, Editions sociales, 1957-1959.
Das Kapital, 3 vol., Berlin, Dietz Verlag, 1971.

WEIL (Eric), *Essais et conférences,* Paris, Plon, 2 vol., 1970, 1971.

RÉSUMÉ DE L'ARTICLE/*ABSTRACT*

VIOLENCE ET CALCUL : RAYMOND ARON LECTEUR DE CLAUSEWITZ

EMMANUEL TERRAY

De la pensée de Clausewitz, Raymond Aron propose une interprétation relativement rassurante : la guerre absolue, caractérisée par la montée aux extrêmes et le duel à mort, serait un pur concept et ne se rencontrerait jamais dans la réalité ; celle-ci resterait soumise à la législation du calcul. En fait, même si la violence armée n'est qu'un moyen, le recours à ce moyen peut transformer et pervertir les fins politiques de la guerre. Par ailleurs, il existe dans le champ politique des situations – conflits entre puissances relevant de systèmes sociaux opposés, ou au contraire guerres civiles – qui permettent le glissement de la guerre vers sa forme absolue. Enfin, ce qui n'est pour Clausewitz qu'une impossibilité « statistique » de la guerre absolue devient pour Aron une impossibilité « essentielle ». Cette métamorphose tient en fait à la philosophie de la connaissance adoptée par ce dernier : c'est avant tout en tant que concept que la guerre absolue est déclarée irréelle.

VIOLENCE AND CALCULATION : RAYMOND ARON READS CLAUSEWITZ

EMMANUEL TERRAY

Raymond Aron suggests a relatively reassuring reading of Clausewitz's thinking : absolute war, characterized by the rise to extremes and the deadly fight is a pure concept, never found in real life. Real life remains subject to the rule of calculation. But, even if armed violence is only a means, recourse to it can transform and pervert the political aims of war. Moreover, there are in the political field situations – conflicts between powers with opposed social systems, or, on the contrary, civil wars – which make war slide towards its absolute form. Finally, what for Clausewitz is no more than a « statistical » impossibility of absolute war becomes for Aron an « essential » impossibility. This metamorphosis is related to with Aron's philosophy of knowledge. It is above all as a concept that absolute war is declared unreal.